



Le lench
texte et mise en scène **Éva Doumbia**



relikto.com • Jeudi 08 octobre 2020 • Par [Maryse Bunel](#)

Eva Doumbia dresse le portrait d'une jeunesse désenchantée

(...) une pièce de théâtre bouleversante écrite et mise en scène par Éva Doumbia (...) Avec elle, les mots claquent et résonnent fort. Dans une esthétique cinématographique, les scènes, interprétées par une équipe remarquable de comédiennes et de comédiens, s'enchaînent à grande vitesse. L'histoire emmène dans un grand tourbillon (...)

[Sceneweb.fr](https://sceneweb.fr) • Par [Sophie Bauret](#)

Le lench, drame familial et racisme systémique

Avec Le lench, Eva Doumbia signe un spectacle-manifeste sur le racisme systémique et les violences policières (...)



Eva Doumbia dresse le portrait d'une jeunesse désenchantée

Il reste deux jours pour découvrir *Le lench*, une pièce de théâtre bouleversante écrite et mise en scène par Éva Doumbia, au CDN de Normandie Rouen.

Qui sera le prochain ? Une liste de prénoms et de noms vient ponctuer le texte. On ne les connaît pas tous mais certains sont familiers parce qu'ils ont été repris dans les médias. Ce sont ceux des personnes tuées sous les coups de la police en France entre 2005 et 2019. Qui sera le prochain ? La question est souvent posée par les différents personnages du *lench*, joué jusqu'au 10 octobre au CDN de Normandie Rouen.

Le prochain, ce sera Drissa, ce jeune garçon de 21 ans qui voulait tout simplement être « un mec banal » avec une maison, une famille, l'école, les filles, le permis de conduire, les boîtes de nuit et un chien. Depuis l'âge de 11 ans, Drissa rêve d'avoir un chien que lui refuse son père. « Pas de ça chez moi », lui répond-il sans cesse.

Dans *Le lench*, Éva Doumbia dresse avec tendresse et humour le portrait d'une jeunesse désenchantée. Drissa et Ramata sont jumeaux. C'est eux que l'autrice et metteuse en scène fait grandir dans un pavillon de banlieue au sein d'une famille d'origine malienne. Il y a le père, Issouf, froid, autoritaire qui travaille, mange et regarde les actualités à la télévision. Quand il est devant le petit écran, il est conseillé de ne pas le déranger. La mère, Maryama, est une femme soumise. Quant au petit frère, Seydouba, il joue les espiègles.

Une esthétique cinématographique

Drissa a deux copains : Mandela, un garçon quelque peu résigné, né à Haïti et adopté par un couple d'enseignants blancs divorcés, et Karim, d'origine marocaine, qui n'en peut plus de respirer l'air des usines, du béton, de voir le gris de ces zones urbaines. Au fil des années, les occupations des garçons vont évoluer. Il y a les parties de baskets avant les discussions qui finissent en chamailleries, les interrogations, surtout les incompréhensions. Drissa ne renonce jamais à abattre les obstacles. Au contraire. Il questionne, fait tout pour lever les barrières et tente de devenir ce « mec banal ». Or « la banalité est une affaire de blancs », lui rappelle le videur de la boîte de nuit qui lui barre l'entrée.

Il faudra attendre la disparition de Drissa pour que le père partage l'histoire de la famille et se réconcilie avec sa fille. Ramata, qui n'a pas hésité à raser ses cheveux pour être notée, comme les autres filles, par les garçons de sa classe, va prendre le flambeau de la révolte parce qu'elle ne pourra jamais se taire.

Dans *Le lench*, Éva Doumbia raconte avec justesse et réalisme la vie de cette famille d'exilés, perçoit l'intimité de celles et ceux qui vivent avec ce sentiment de différence renvoyé par une société qui prône paradoxalement l'intégration. Il y a aussi les humiliations, les provocations et les violences policières que l'autrice a minutieusement étudiées. Avec elle, les mots claquent et résonnent fort. Dans une esthétique cinématographique, les scènes, interprétées par une équipe remarquable de comédiennes et de comédiens, s'enchaînent à grande vitesse. L'histoire emmène dans un grand tourbillon, au rythme du plateau tournant, et ne peut prendre fin qu'avec une issue fatale. Elle laisse sans voix après une traversée d'émotions.

Par Maryse Bunel

Infos pratiques

Vendredi 9 octobre à 20 heures, samedi 10 octobre à 18 heures au théâtre des Deux-Rives à Rouen. / Durée : 1h45

Réservation au 02 35 70 22 82 ou sur www.cdn-normandierouen.fr



Le lench, drame familial et racisme systémique

Avec *Le lench*, Eva Doumbia signe un spectacle-manifeste sur le racisme systémique et les violences policières.

© Abdoulaye Doumbia

En 2017, dans un article du Monde consacré à son travail, Eva Doumbia déclarait : « La femme française noire n'est pas racontée au théâtre, la famille noire non plus ». C'est cette invisibilisation bien peu interrogée et à laquelle nous ne sommes que trop habitués que l'autrice et metteuse en scène s'attache à combattre. Une lutte qu'elle mène dans ses engagements militants, à travers notamment sa participation au collectif Décoloniser les arts (association s'intéressant autant à la faible visibilité en France d'artistes issus de populations minorées qu'à la présence de certains récits dominants sur les plateaux de théâtre), mais également dans son travail théâtral. Ainsi, après avoir, entre autres, monté des textes de l'autrice, essayiste, critique et enseignante américaine **Toni Morrison**, ou de la romancière et essayiste camerounaise **Leonora Miano**, Eva Doumbia signe avec *Le lench* la mise en scène de l'une de ses pièces.

Pour cette création accompagnée étroitement par le CDN de Rouen (dirigé par David Bobée), c'est, donc, l'itinéraire d'une famille d'origine malienne que nous suivons. Une famille de la classe moyenne, qui accède à la propriété en faisant construire un pavillon l'année des onze ans des deux aînés, Ramata et son frère jumeau Drissa.

Le lench débute par la fin, ou du moins par son évocation fantasmatique. Lors de cette introduction, la jeune Ramata et son petit frère Seydouba viennent à l'avant du plateau, tandis qu'au fond de celui-ci et côté cour Drissa est assis, la tête dans les genoux. Micro en main, les acteurs ne « jouent » pas la scène de manière réaliste mais dialoguent face à nous, signalant par cet écart la part imaginaire contenue dans ce moment. Tous deux sont au supermarché avec leur mère et s'interrogent sur le retour de **Drissa** – qui, de fait, ne reviendra pas, **le jeune homme étant mort sous les coups de policiers.**

Puis, nous entrons dans la narration, et le cube scénographique posé au centre de la scène pivote pour révéler son intérieur : soit le salon de la famille où Issouf, le père, Maryama, la mère, Seydouba, Ramata et Drissa prennent leurs repas, discutent, se disputent parfois, regardent la télé, étudient et reçoivent Mandela et Karim – les amis de Drissa. Avant d'arriver au récit final de l'assassinat du jeune homme, *Le lench* déplie dans une succession de saynètes l'enfance et l'entrée dans l'âge adulte des jumeaux et de leurs deux amis. Scandant ce récit, certaines séquences proche du slam viennent donner la liste des morts de violences policières : Zied et Bouna, Adama Traoré, Rémi Fraisse, etc. « Qui sera le prochain ? » interrogent alors face au public les interprètes.

Dans son alternance de séquences entre les espaces du salon et ceux, extérieurs, *Le lench* ne cesse de nous balader d'un territoire à l'autre, intime ou public, ainsi que de moments triviaux, banals, à d'autres narrants la mort tragique. Dans cette succession d'instant de vie revient, lancinant, le racisme systémique dont sont victimes Ramata et Drissa. Ramata qui n'est pas « notée » comme les autres filles par les garçons de sa classe, Drissa qui se voit refuser l'accès en boîte de nuit. Ramata, encore, dont on touche les cheveux, Drissa qui sera poursuivi et tué par la police pour être né noir. **Face à cette violence raciste quotidienne, qui aime à se nicher dans les détails, les parents semblent avoir abdiqué. Mais eux, ces jeunes nés en France et de nationalité française se révoltent contre la permanence du racisme et de clichés coloniaux.** Le chien voulu par Drissa dès son enfance, celui que son père lui refuse, incarne alors ce désir d'acceptation et cette lutte contre l'exclusion. Pour Ramata, c'est la mort de son frère qui agira comme un détonateur et l'amènera à lutter à sa manière.

Pièce autant que manifeste, *Le lench* dessine toutes les violences, tous les traumatismes endurés, des plus banals aux plus tragiques, dont sont victimes les personnes issues de l'immigration. À la diversité des niveaux de récits répond la richesse de l'écriture d'Eva Doumbia, passant de dialogues à la langue prosaïque à d'autres paroles poétiques, voire lyriques. Emmenée avec conviction par la metteuse en scène – dont on pressent les inspirations autobiographiques – et joliment interprétée par la troupe d'acteurs réunie, cette fresque ambitieuse touche au cœur par sa démarche et son énergie. Une ambition expliquant que, au deuxième soir de représentation, le spectacle ne soit pas encore totalement abouti. Outre l'interprétation parfois en force ou manquant encore de fluidité – d'autant que les changements de registre de langues et de jeu imposent une grande plasticité aux comédiens –, **Le lench pêche encore un peu par excès d'explicitation et de narration.** À vouloir tout dire et donner une existence propre à chaque personnage, la metteuse en scène et autrice frôle parfois le didactisme ou le moralisme.

Néanmoins la richesse d'écriture, l'importance du sujet – résonnant comme jamais avec l'actualité –, la sensation de voir une troupe œuvrer collectivement au plateau, ainsi que le duo impeccable de justesse composé par Souleymane Sylla (Drissa) et Olga Mouak (qui joue Ramata en alternance avec Fatou Malsert) **font de *Le lench* un spectacle nécessaire et poignant.**

Par Caroline Châtelet

Le lench / texte et mise en scène Eva Doumbia / musique Lionel Elian / scénographie Aurélie Lemaigen / chorégraphie Kettly Noel / assistants Clémence Picho et Fabien Aissa Busetta / régisseur général Eric Jouanjan / créateur son Cédric Moglia / créateur lumière Stéphane Babi Aubert

Avec

Fargas Assandé, Nabil Berrehil, Fabien Aissa Busseta, Catherine Dewitt, Sundjata Grelat/ Akram Manry, Binda N'gazolo, Salimata Kamaté, Fatou Malsert? Olga Mouak, Fréderico Semedo, Soulemane Sylla